

R E U N I O N S     D ' E T U D E S

M. Gabriel Giraldo Jaramillo: La civilisation précolombienne de la Haute Magdalena (Colombie).

M. Gabriel Giraldo Jaramillo, Consul Général de Colombie à Genève, a présenté à la Société Suisse des Américanistes, un exposé sur la civilisation de "San Agustin" en Colombie.

Le conférencier a parlé tout d'abord des peuples qui habitaient le territoire de la République de Colombie à l'époque de la conquête espagnole: les Chibchas, les Kimbayas, les Senúes, les Guanes, etc.

C'était sur l'agriculture que reposait toute la vie économique. Les principales plantes cultivées étaient le maïs, la pomme de terre, la patate, le quinoa. Les vêtements, pagnes et mantelets, étaient en coton tissé. On entourait les villages de palissades; les huttes se composaient de poutres, de branches et de roseaux; celle du roi avait des ornements d'or.

L'art colombien par excellence est l'orfèvrerie. Pour fondre les ornements de nez (narigueras), les petites figurines plates, les pendentifs, les masques et les plaques qui sont parmi les objets les plus connus, les Indiens employaient la mise en couleur, des alliages à bas titre, le tréfilage, le laminage, le placage de l'or sur le cuivre, le repoussage, le coulage ordinaire et à la cire perdue.

"Les faits démontrent que ce sont les Colombiens qui ont atteint la plus grande maîtrise dans l'emploi de la "tumbaga" et que ce sont eux qui en ont porté la connaissance vers le nord chez les Indiens de l'isthme de Panama et de Costa Rica et vers le sud en Equateur et sur la côte péruvienne".

Parmi toutes les civilisations de l'Amérique du sud, c'est celle de "San Agustin" qui pose les plus grands problèmes à l'archéologie. San Agustin est une région placée à l'est des sources du Rio Magdalena qui renferme des vestiges archéologiques d'une haute antiquité; les fouilles entreprises ont révélé dans ces parages une civilisation mégalithique de grande importance, disparue bien avant l'arrivée des Espagnols.

Les statues furent signalées pour la première fois par le savant colombien Francisco José de Caldas et ont été étudiées au cours du XIX<sup>me</sup> et du XX<sup>me</sup> siècles par Godazzi, Cuervo Marquez, Preuss, Lunardi, Perez de Barradas, Luis Duque Gomez, etc. Il s'agit de statues de pierre mesurant de 0.60cm. à 4m. de haut qui se trouvent dispersées sur un vaste territoire et apparaissent enfouies dans des temples ou dressées dans les profondeurs de la jungle. Elles représentent soit des personnages, soit des êtres à caractère

mi-humain, mi-animal, soit des animaux. Quelques-unes d'entre elles sont assez réalistes, d'autres au contraire très stylisées.

Des éléments d'une architecture mégalithique complètent le tableau de cette civilisation: énormes blocs de pierre à peine travaillés, posés les uns sur les autres, en forme de dolmen. Les objets d'or sont relativement rares, la poterie plutôt primitive. Des influences aussi bien du sud (Pérou, Bolivie) que du nord (Mexique) s'y manifestent dans une certaine mesure.

Ces statues se signalent par un aspect de férocité et un symbolisme dont on ignore la signification. Elles sont pourvues d'yeux énormes en forme de cercle, de croissant ou d'amande. Sous un nez négroïde, la bouche présente quatre canines protubérantes comme on en retrouve dans l'art statuaire de Tihuanaco, Chavin et jusqu'au Mexique. La tête carrée, ronde ou triangulaire, est coiffée souvent d'un curieux couvre-chef ou surmontée d'une seconde figure représentant peut-être le "double" de l'être représenté.

Cet art, qui apparaît dans des temples très primitifs (simples abris pour la statue d'une divinité) est essentiellement religieux. Il prouve cependant que nous sommes en présence d'une civilisation hautement cultivée, plus spirituelle que matérielle, car les objets d'usage courant comme la céramique sont beaucoup plus frustes que les statues mégalithiques, parfois somptueusement ouvragées. Celles-ci sont d'ailleurs toutes conçues dans le même esprit: représentation du "double", décoration zoomorphique, hypertrophie de la tête, symbolisme spiritualiste; pas trace de sexualité dans ces représentations, la vie n'étant pas le moteur mystique de cette culture centrée au contraire sur l'idée de la mort. Il s'agit en somme d'un art religieux assez morbide, funéraire. On y distingue trois époques: archaïque, avec ses formes géométriques; classique, avec une richesse inouïe de formes idéoplastiques; et enfin décadente ou épigonale.

M. Henry Le Besnerais: Quelques aspects de la religion des Indiens Yaruro.

Quelques centaines de Yaruro vivent encore sur les bords de l'un des affluents de la rive gauche de l'Orénoque, le Capanaparo, qui trace son cours au milieu des llanos vénézuéliens. Ils sont en voie de disparition.

Une première enquête ethnographique leur fut consacrée en 1934-35 par Vincenzo Petrucco. M. Le Besnerais les prospecta entre 1947 et 1950. Son exposé est un compte-rendu de quelques-unes de ses observations sur leur religion.

Les origines des Yaruro restent ignorées. Leur dialecte n'est classé dans aucune des familles linguistiques sud-américaines

connues. Quant à leur culture, elle présente des aspects particuliers dont les raisons n'ont pas encore été déterminées et qui la distinguent de celle des tribus appartenant à la civilisation des bassins de l'Amazone et de l'Orénoque.

Dans la conception yaruro de l'univers, les llanos sont ceinturés d'une double chaîne de montagnes baignée par un océan. L'ensemble est dominé par six cieus.

Deux déesses soeurs portant le même nom, Kuma, et vivant au milieu du massif montagneux, l'aînée à l'est et la cadette à l'ouest, sont les épouses respectives de deux frères, Puana, le plus âgé, représenté comme un anaconda, et Itciai qui est anthropomorphe.

Puana et Itciai prirent part tous deux à la création du monde mais c'est Itciai qui donna le jour aux deux premiers couples yaruro en les sortant d'un trou profond au moyen d'une corde. C'est également lui qui, assisté par son épouse Kuma, leur enseigna leurs techniques et leurs institutions.

L'aînée des deux soeurs, la Kuma de l'est, eut un fils Atchawa qu'elle mit au monde par le pouce et dont la paternité est attribuée à la fois à Puana et à Itciai, ce dernier ayant séduit, avant d'être marié, la femme de son frère.

Le couple aîné reste éloigné des Yaruro. Puana est la divinité la plus haut placée avec laquelle ils ont peu de contact. Itciai et son épouse au contraire sont leurs chefs directs. Lui ordonne et punit tandis qu'elle intercède. C'est auprès de cette dernière, à l'ouest, que se situe le séjour des bienheureux, pays sans maux ni moustiques où, dans l'abondance de toutes choses, les Yaruro ayant mené une vie exemplaire iront après leur mort jouir d'une éternelle jeunesse. Les autres, ceux qui auront violé la loi de Itciai, seront condamnés à habiter une terre qui, peuplée de jaguars, est située aux limites de l'univers.

Un déluge qui submergea le monde et une époque où les dieux vivaient parmi les hommes ne sont pas absents de la mythologie yaruro. On y rencontre également des êtres humains qui, pour n'avoir pas obéi aux injonctions d'Itciai, furent condamnés à prendre la forme animale.

Le conférencier nous donne comme exemple l'origine du "chigüire" (*Hydrochoerus Hydrochaeris*). Un Indien, poussé par la curiosité et malgré l'interdiction qui lui en avait été faite, ouvrit une petitealebasse d'où s'échappèrent les moustiques. Ceux-ci, assoiffés de sang, se précipitèrent sur le délinquant qui n'eut d'autre recours que de se jeter à l'eau. Transformé en "chigüire", il conserva sous forme de soies les insectes qui, piqués dans sa chair, se noyèrent au moment de son immersion.

Ils vivent entourés d'esprits. Les uns, les Tsio, esprits tutélaires, gardent le foyer et assistent le travailleur et le chasseur. D'autres, les Yaruka qui se nourrissent de la chair des

cadavres, sont les agents des maladies qu'ils inoculent sous la forme de petites pointes de fer ou d'os afin de provoquer la mort.

Un génie des eaux dénommé Wiereriba joue un rôle de premier plan dans la vie des Yaruro. Il a en effet la haute main sur la faune aquatique, leur principale source d'alimentation, pouvant selon son humeur en provoquer l'abondance ou la disette. Les Yaruro prennent bien soin de ne pas l'indisposer en observant rigoureusement certains interdits relatifs à l'eau, à la nourriture ou aux rapports sexuels des époques de la naissance, de la puberté, des menstrues ou de la mort.

La fumée de tabac et les formules incantatoires sont utilisées pour s'attirer les bonnes grâces des Tsio ou de Wiereriba.

Le shaman yaruro est doué d'une grande mémoire et d'un talent d'improvisateur et de chanteur indiscutable. Son apprentissage se fait des années durant aux côtés d'un shaman en titre jusqu'au jour où une révélation surnaturelle le consacre.

Avec sa mission de conserver et de transmettre la tradition religieuse, ses fonctions sont celles d'un moralisateur, d'un juge et d'un guérisseur. Il les exerce au cours de cérémonies nocturnes. Son corps, assoupi par l'absorption de narcotiques, est abandonné par son âme et pris en possession par les dieux. Il n'est plus alors que l'instrument de la volonté de ces derniers. La guérison des malades, qui consiste à extraire l'élément pathogène introduit par les Yaruka, est leur oeuvre et non celle du shaman qui, interrogé le lendemain sur les paroles chantées qu'il a prononcées au cours de la nuit, répond qu'il ne se souvient de rien.

M. Maurice Paranhos da Silva: L'oeuvre du Service de Protection aux Indiens (Brésil).

Les populations amérindiennes du Brésil sont constituées par les descendants des peuples qui occupaient les territoires formant actuellement le pays; peuples aux langues diverses, aux degrés de culture variable, mais primitive, qui ne doivent pas être confondus avec ceux qui constituèrent les grandes civilisations maya, aztèque ou inca.

Le problème qui se posa fut de s'efforcer d'incorporer ces populations primitives à la communauté nationale, dans des conditions acceptables pour les deux parties et les moins préjudiciables possibles pour les Indiens, légitimes et premiers possesseurs du pays.

Après avoir indiqué les distinctions qui sont à faire parmi ces populations, le conférencier fit un bref historique des relations qui existèrent, depuis la découverte du Brésil jusqu'à nos

jours, entre les indigènes et les conquérants d'abord, les colons ensuite. Il rappela que l'esclavage n'était pas inconnu des Indiens lorsque Cabral débarqua sur les côtes brésiliennes mais qu'il était une conséquence de faits de guerre et ne comprenait pas le travail forcé; ce fut pour cette raison que les Indiens considérèrent très vite les Portugais comme des ennemis, qu'ils se révoltèrent et abandonnèrent leurs villages et leurs terres pour chercher refuge à l'intérieur du pays.

Les pères jésuites, chargés de catéchiser les indigènes, déployèrent une grande activité au profit de la race persécutée. Mais après deux siècles de luttes continuelles, les colons obtinrent le départ définitif des religieux. Ce ne fut qu'en 1823 qu'un des esprits les plus éclairés du Brésil de l'époque, José Bonifacio de Andrade e Silva, posa les bases d'un programme qui ne devait être rempli qu'un siècle plus tard. En 1910, un décret créa le "Service de Protection aux Indiens". La solution du problème indien entra dans une phase nouvelle.

Un homme devait jouer un rôle prépondérant dans l'établissement et l'accomplissement de cette tâche admirable. Il devait y consacrer tous ses efforts, toute son intelligence, toute sa vie: le général Candido Mariano da Silva Rondon, membre d'honneur de notre Société. Il reçut le titre, glorieux entre tous, de "Protecteur des Indiens".

Le siège central du SPI est à Rio de Janeiro. Les diverses régions où vivent les populations indiennes sont soumises au contrôle de 9 Inspectorats Régionaux dont dépendent 109 Postes Indigènes qui s'occupent effectivement d'une population de plus de 30.000 âmes.

Pour remplir les tâches qui lui incombent, le SPI a divisé les populations indigènes en trois grandes classes caractérisées par la nature des relations qu'elles maintiennent avec la civilisation. Le travail à réaliser et la façon de se conduire avec l'indigène varient selon les caractéristiques générales de ces groupes. Toutefois, une règle fondamentale et toujours observée régit l'oeuvre du SPI: En aucun cas et en aucune circonstance, ne jamais employer la force ou la contrainte. Cette règle a coûté la vie à des dizaines de fonctionnaires du Service; fidèles à la consigne, même pour défendre leur vie, ceux-ci n'ont fait et ne font jamais emploi de leurs armes.

Si l'on veut connaître l'oeuvre réalisée par le SPI, c'est par l'étude du fonctionnement des Postes Indigènes que l'on peut atteindre à cette connaissance, car ce sont eux qui effectuent le véritable travail d'assistance, étant en contact direct et constant avec l'Indien.

Selon la nature des tâches qu'ils ont à remplir, et celles-ci sont multiples et diverses, selon les conditions particulières dans lesquelles elles doivent être réalisées et le degré d'évolution ou de sociabilité des Indiens avec lesquels il s'agit de trai-

ter, les Postes Indigènes appartiennent à l'un des cinq types suivants: 1) PI.d'attraction; 2) PI.de frontière et de surveillance; 3) PI.d'assistance, nationalisation et éducation; 4) PI.d'élevage; 5) PI.d'alphabétisation. Dans la pratique, il arrive souvent que cette division théorique ne puisse être suivie et qu'un Poste Indigène cumule des tâches et fonctions qui devraient appartenir à deux ou plusieurs postes distincts.

Le SPI a créé et entretient 25 infirmeries. La plus grande difficulté à surmonter dans ce domaine consiste à trouver des médecins qui acceptent d'exercer dans des lieux aussi éloignés, faisant le sacrifice d'années de leur vie, au péril de leur santé.

Le SPI a également fondé 78 écoles où plus de 2000 élèves reçoivent une instruction élémentaire. Il est parvenu également à faire fonctionner, non sans difficultés, des sortes d'écoles d'enseignement industriel pratique comprenant des ateliers de menuiserie, ébénisterie, ferronnerie, tuilerie et poterie. D'autre part, afin d'émanciper les Postes Indigènes capables de pratiquer l'agriculture mécanisée, le SPI a fourni des tracteurs à certains d'entre eux et les résultats sont des plus encourageants. Il faut signaler que les Postes Indigènes ne sont plus entièrement à la charge de l'Etat. En effet, plusieurs d'entre eux sont entrés, depuis quelques années, dans une phase nouvelle et commencent à fournir, par leur production agricole, une rente évaluée à près de 800.000 Cr\$.

Sous la direction du SPI enfin, de nombreuses routes ont été tracées et sont entretenues; d'autres sont en voie d'achèvement. Des ouvrages d'art ont été également édifiés (barrages, champs d'aviation, etc.)

Il existe cependant encore des problèmes à résoudre, parmi lesquels: 1) le problème des terres indiennes; 2) l'assistance médicale; 3) le recensement; 4) l'éducation; 5) la formation de cadres de fonctionnaires spécialisés. Il est évident que l'attribution de crédits plus importants permettrait d'envisager la solution plus rapide de ces problèmes.

Le Service de Protection aux Indiens est non seulement la plus ancienne institution créée pour résoudre de façon humaine et rationnelle le problème de l'incorporation de l'Indien dans la communauté civilisée, mais les résultats qu'il a obtenus, avec des moyens nettement insuffisants, prouvent l'intelligence, l'abnégation et le dévouement de ceux qui le composent, toujours dignes de la magnifique devise qui est celle du Service: Mourir s'il le faut, mais ne jamais tuer".

\*\*\*\*\*

Exposition d'argenterie hispano-américaine à l'époque coloniale  
au Musée d'Ethnographie de Genève.

C'est avec un plaisir tout particulier que la Société Suisse des Américanistes signale à l'attention des amateurs et des studieux la magnifique exposition d'argenterie hispano-américaine de l'époque coloniale visible actuellement au Musée d'Ethnographie de Genève.

Les objets qui figurent dans cette exposition appartiennent, dans leur majorité, aux collections du Musée, auxquelles sont venus s'ajouter un certain nombre d'objets divers, obligeamment prêtés par des collectionneurs et par des musées étrangers. L'ensemble, magnifiquement présenté par le muséographe du Musée, M.Ph.de Chastonay, présente une belle homogénéité et donne au visiteur, même profane, une véritable leçon d'art hispano-américain colonial.

Cette collection, une des plus notables d'Europe, a également fait l'objet d'une importante et remarquable étude de M.Friedrich Muthmann que notre Société est heureuse de compter parmi ses membres.

Le Musée d'Ethnographie de Genève, auquel nous rattachent des liens étroits, ne pouvait célébrer de façon plus éclatante son 50<sup>me</sup> anniversaire. La Société Suisse des Américanistes est heureuse de l'occasion qui lui est offerte d'exprimer au Musée d'Ethnographie de Genève et à son directeur, le professeur Eugène Pittard, ses vœux les plus chaleureux et ses félicitations pour ce brillant jubilé.

\*\*\*\*\*

OUVRAGES RECUS

Boletín de Arqueología - Instituto Etnológico Nacional, Bogota, Colombie. Volumen III - Numeros 1-6. 1951.

Atividades Científicas em 1949, do Museu Nacional de Rio de Janeiro, Brésil.

Boletim do Museu Nacional, Nova Série, Antropologia, No.9, 8 de maio de 1950. Rio de Janeiro, Brésil.

Boletín cultural, Oficina Hondurena de Cooperación Intelectual, Sept.7/1950. Tegucigalpa, Honduras.

Boletín mensual de información, Ministerio de Relaciones Exteriores, Tegucigalpa, Honduras. Año I, Num.4, Diciembre 1949.

Boletín Indigenista, Instituto Indigenista Interamericano, Mexico. Vol.X, Num.2, Junio 1950 - Vol.X, Num.3, Septiembre 1950, Vol.X, Num.4, Diciembre 1950 - Índice del volumen X.